Zeitschrift: Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France

Herausgeber: Le messager suisse de France

Band: 12 (1966)

Heft: 6

Artikel: Adolphe Milich

Autor: Leuba, Edmond

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-848977

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Adolphe MILICH

Dessin de jeune fille.

A la fin du mois de juin de cette année 1966, le musée de la ville de Lugano inaugurera ses nouvelles salles, consacrées aux œuvres du peintre Milich et à quelques-uns des contemporains faisant partie de la collection de l'artiste. Cette initiative a été possible grâce à l'inépuisable dévouement de Madame Milich-Fassbind qui a mis à la Villa Ciani 26 œuvres de son mari et plusieurs autres en dépôt.

Il sera ainsi possible de se faire enfin une idée globale de la production de ce peintre dont la modestie a toujours rendu cette confrontation difficile ; la dernière exposition d'ensemble est en effet celle du musée Galliéra en 1957. Le moment est donc venu de faire le point sur une œuvre moins connue sans doute du grand public que des initiés. Car si Waldemar Georges lui a consacré une petite étude, Georges Huismans une plus importante ; si un ouvrage sous la plume de Jeanine Warnod va paraître aux éditions Cailler — avec, en guise de préface, l'allocution prononcée par Jean Cassou au cimetière Montparnasse, ses toiles ne sont pas de celles qu'on rencontre au hasard des galeries et des ventes.

Adolphe Milich naquit en 1884 à Tzyszowa, petit bourg de la Pologne méridionale. Des revers de fortune dans sa famille l'obligèrent à gagner sa vie dès l'âge de 13 ans en peignant des enseignes ; mais il abandonna bientôt ce sûr métier pour aller apprendre les rudiments de la peinture à Varsovie. Il y resta deux ans, subsistant tant bien que mal — plutôt mal — puis partit clandestinement et à pied pour Munich où il travailla à l'Académie des Beaux-Arts. Ayant, assez exceptionnellement, remporté le grand prix de cette Ecole, il quitta la Bavière pour l'Italie et vécut successivement à Venise, Rome, Florence. En 1916, il vint s'établir en Suisse, y séjourna pendant quatre ans, puis partit pour Paris où il se fixa définitivement — à part les années d'Occupation où il dut se replier en Provence puis en Suisse dont il acquit la nationalité.

C'est donc à Paris, que Milich passa ses années

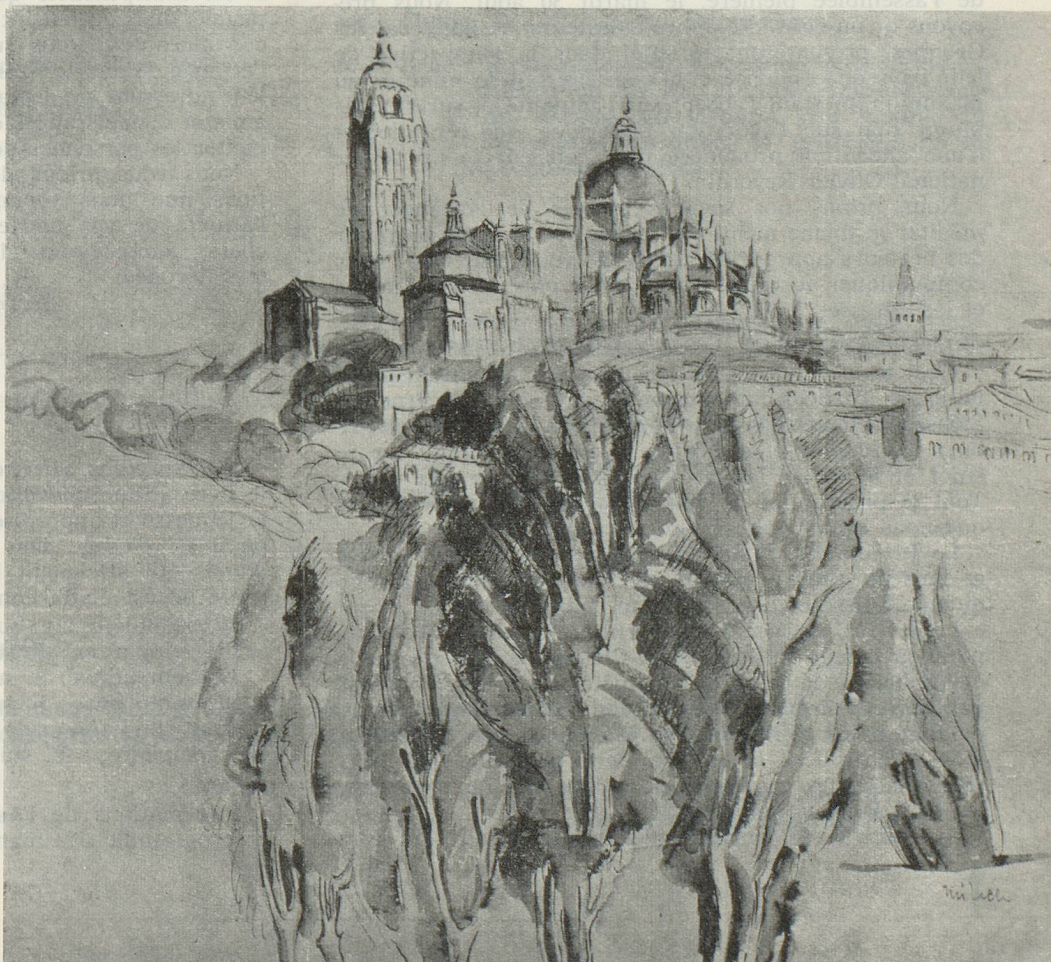
de maturité et il appartint à ce mouvement extrêmement brillant de la période dite « de Montparnasse » entre les deux guerres. Il s'y lia rapidement avec tous les « phares » du moment : Derain, Segonzac, Friesz, Picasso, Despiau et tant d'autres. En 1934, le musée du Jeu de Paume lui achetait sa première toile ; les autres devaient suivre peu après. Paralysé de la main droite dans les dernières années de sa vie, il réapprit à peindre de la gauche et ne s'arrêta que quand le mal l'eut vaincu.

La peinture de Milich présente un véritable cas et qui met au défi toutes les lois de l'hérédité et de l'influence du milieu. Voilà donc un peintre issu d'une famille polonaise, dont les quinze premières années se sont passées dans son pays d'origine, qui se forme en partie à Munich, avec le brillant Stuck entre autres professeurs, et, venu à Paris, se met à être le plus français d'expression de son groupe. Aux antipodes des Pascin, Soutine ou Chagall, rien dans son art ne décèle ses origines ; il y a plus : chez aucun des peintres qui comptent alors, on ne retrouve une filiation aussi nette avec une tradition traversant Chardin, Corot et les Impressionnistes. Que s'est-il passé au juste ? Pour quelles raisons un langage qui aurait dû être étranger à sa nature profonde est-il précisément celui qui s'est imposé à lui ? Comment s'est-il détaché de cet Expressionnisme qui semble être inhérent à l'art de l'Europe orientale ? Pourquoi s'exprime-t-il en pur classique : harmonie et joie de vivre alors que nous attendrions des violences et de l'angoisse ? N'ayant pas connu Milich personnellement, je ne puis qu'enregistrer le fait. Peut-être que la rencontre de Mlle Fassbind — qui allait devenir sa femme — dont la forte personnalité et la situation aisée le déchargeraient des soucis du quotidien, lui laissa-t-elle la latitude de créer dans le calme et la sérénité.

Toujours est-il que, toute surprise dépassée, nous nous trouvons en face de paysages dont les meilleurs sont issus de ceux de Cézanne — on retrouve même dans ses belles aquarelles une touche apparentée — sans doute le divisionnisme y est-il moins rigoureux, ainsi que les lois du reflet et contre-reflet, mais la composition s'en rapproche sensiblement. Beaucoup de ses natures mortes sont cézanniennes aussi, d'éléments surtout : tables chargées de fruits avec fonds de draperies ; mais parfois des gris y apparaissent qui dénotent une palette différente et d'autres préoccupations. Souvent on y respire un climat d'intimité, que l'on retrouve dans ses figures, voisin de celui de Chardin.

Au total, un artiste occupant une place à part, loin de toute outrance, ayant étudié avec discernement les maîtres français, compris leur leçon, puis étant arrivé à recréer avec ses moyens propres un univers proche du leur. Il faut reconnaître que dans beaucoup de ses toiles, ses natures mortes en particulier, où l'accord coloré est le plus subtilement abouti, c'est une magnifique réussite.

Edmond LEUBA.



Aquarelle.